



Patterns (2025), pastel sur papier. PHOTOS AURELIEN MOLE. ADAGP

IMAGES/



Mimosa (2025).

travail l'esthétique manga, de la presse satirique illustrée par Daumier et des indiscretions du *Canard enchaîné*, elles ont retenu l'art de la caricature. «Moi je pensais faire de la BD au début», se souvient Lina jusqu'à ce qu'on la «prenne au sérieux», aux Beaux-Arts, utopie à part dont ces deux artistes devenues enseignantes à leur tour (à Caen et Montpellier) défendent mordicus l'utilité au moment où certains voudraient voir les écoles d'art se normaliser, ou tout bonnement disparaître. «Lorsqu'a débarqué l'artiste Jean-Luc Verna [dessinateur compulsif, y compris sur sa propre peau qu'il a entièrement tatouée, ndlr], le lendemain de mon arrivée à la Villa Arson, j'ai su que j'étais arrivée chez moi», raconte Lina avant d'ajouter: «Je viens d'un milieu populaire. Mon père était brocanteur, la mère de Gaëlle était coiffeuse.»

Émerveillement. Leurs œuvres, dont elles commencent à tenir l'archive après dix-neuf ans de production non-stop et de «course-poursuite exaltante», racontent aussi cela, celles de transfigurations de classe qui transcendent les genres, mais aussi les hiérarchies, y compris celles qui voudraient ranger dans des tiroirs bien séparés l'art et la vie. «Quand l'une était enceinte, l'autre a pris le relais», se souviennent celles pour qui la sororité est plus qu'un slogan féministe. Et qui élargissent sans cesse leur dialogue à d'autres voix. Parmi elles, entre autres et aux antipodes: Ana Jotta, avec qui elles partagent un même appétit d'émerveillement, ou dans un registre plus tapageur le Californien Jim Shaw qui au-delà de sa passion capillaire (il y a beaucoup de cheveux chez Hippolyte Hentgen aussi) dépeint jusqu'à l'os une société américaine consumériste. «Ce côté citationnel, on a décidé de l'assumer», explique le duo qui cite évidemment la papesse de l'appropriationnisme, Elaine Sturtevant, et son «pop pas du tout monolithique». Cet art de la copie, de la citation et du collage que cultivent avec brio Hippolyte Hentgen ne pouvait trouver meilleure piste d'atterrissage que Céret, toujours visité par les fantômes du passé et l'histoire de l'art: dans les rues de la ville (ici on voit un verre place Picasso, les sonnettes portent encore le nom de Braque et les boucheries de Soutine n'ont pas mis la clé sous la porte) et le musée, tenu par un tout jeune conservateur enthousiaste, où se bousculent les chefs-d'œuvre de l'avant-garde.

CLAIRE MOULÈNE

MIMOSA d'HIPPOLYTE HENTGEN, jusqu'au 31 mai au Musée d'art moderne de Céret (Pyrénées-Orientales).

Art / «Mimosa» d'Hippolyte Hentgen: fines fleurs de l'assemblage

Le Musée d'art moderne de Céret propose un riche panorama du travail du binôme féminin, qui fabrique ses œuvres en piochant dans un répertoire éclectique de supports visuels.

Voilà près de vingt ans que leurs silhouettes graciles se découpent en ombres chinoises dans le paysage de l'art contemporain. Lina et Gaëlle penchées sur un dessin plus grand qu'elles, Lina et Gaëlle en équilibre sur un escabeau, Lina et Gaëlle souriantes devant une peinture murale. Pas besoin ici de séparer les femmes de l'œuvre tant ces deux-là assument leur duo à la vie comme à la scène. Au Musée d'art moderne de Céret, merveilleuse enclave des Pyrénées-Orientales, à un jet de pierre de Perpignan, et plus près encore de la frontière espagnole que les résistants au franquisme franchissaient à l'époque à pied, laissant des traces

dans l'imaginaire collectif de cette petite ville qui continue à voter à gauche, à rebours de tout le département, les deux artistes rembobinent volontiers: depuis leur rencontre manquée à la Villa Arson à Nice, au début des années 2000. Quand l'une part – pour rejoindre les Beaux-Arts de Paris –, l'autre arrive. Mais il y a déjà suffisamment de bonnes âmes autour d'elles pour leur signaler l'existence l'une de l'autre et surtout cette quasi-gémellité qui déjà les réunies à leur insu.

Patchworks. «Même taille, même corpulence, même passion pour le dessin, résumant-elles en chœur. Nous avons alors choisi de déléguer notre travail à une troisième entité.» Ce sera Hippolyte Hentgen, leurs deux noms de famille accolés qui renvoient à une identité masculine, un peu dix-neuviémiste, qui colle à la facture vintage de leurs travaux. Depuis, elles poursuivent un travail «versatile», une «explosion de pollen, un feu d'artifice au mois de février» poursuivent les deux artistes qui ont intitulé leur expo «Mimosa»,

celui-là même qui «donnait de l'émotion», enfant, au poète Francis Ponge. Dans son expo, Hippolyte Hentgen en a convié un autre de poète, le grand commissaire d'exposition et fondateur du génial Mamco, le musée d'art contemporain de Genève, Christian Bernard. Lui écrit depuis quelques années des «fabules», savoureux bestiaires («Rien n'égale la libellule/ce drone de luxe») que le duo illustre à partir de scan d'objets récoltés dans l'atelier. Dans l'œuvre foisonnante d'Hippolyte Hentgen, tout «rebondit», les pratiques se contaminent, les images se pollinisent. Au pastel, «médium typique du XIX^e réservé aux petits sujets et aux femmes, elles qui à cette époque n'avaient pas accès aux beaux-arts et aux corps nus», utilisé par les artistes pour «maquiller le papier» et dont elles vantent la teneur «onctueuse», répondent les patchworks dégainés un peu par dépit un peu par défi. «On nous avait dit non pour un papier peint dans une précédente expo alors, comme les petites dames, on a commencé à faire du patchwork.»

Sourire éclatant devant leurs grands collages textiles, abstractions cartooniques qui ne boudent pas l'oxymore et s'exposent ici en majesté. L'exposition du musée de Céret rend bien compte de cette frénésie productive. Et de leur liberté. On y croise des «ballades atmosphériques faites avec des pochoirs», entre photographies et cyanotypes où surnagent en surface des objets de confection, ciseaux, chaînettes, etc. Mais aussi de petites sculptures totémiques sans prétention et de grands dessins réalisés d'après des détails de peintures murales du quatorzième. «On a lu les entretiens de Philip Guston [artiste de la contre-culture américaine qu'elles chérissent, ndlr] dans lesquels il parle des fresques de Piero Della Francesca. Nous sommes allées les voir à notre tour, ces fresques presque pop, et nous en avons ramené une fabuleuse banque d'images», racontent les artistes.

Mais leur «grand tour» à elles ne s'arrête pas aux confins de l'Italie et aux peintres de la Renaissance. Du Japon, elles ont importé dans leur